

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

203-204 | 2012

Anthropologie début de siècle

Théoriser la violence en Amérique

Retour sur trente ans d'ethnographie

Theorizing Violence in the Americas. A Thirty-Year Ethnographic Retrospective

Philippe Bourgois et Corinne Hewlett



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/23121>

DOI : 10.4000/lhomme.23121

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2012

Pagination : 139-168

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Philippe Bourgois et Corinne Hewlett, « Théoriser la violence en Amérique », *L'Homme* [En ligne], 203-204 | 2012, mis en ligne le 03 décembre 2014, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/23121> ; DOI : 10.4000/lhomme.23121

Théoriser la violence en Amérique

Retour sur trente ans d'ethnographie

Philippe Bourgois

ANTHROPOLOGUE travaillant depuis 1979 sur la violence, la pauvreté et les inégalités sociales, en Amérique centrale d'abord, puis aux États-Unis, j'ai craint, au fil des ans, d'être véritablement obsédé par la violence. Hélas, il est plus juste de dire que la violence s'est imposée à moi parce qu'elle est, et a toujours été, au cœur de l'organisation du pouvoir dans la vie quotidienne. L'ethnologue risque bien sûr de contribuer à un voyeurisme, une pornographie de la brutalité. Toutefois, le danger est plus grand encore de ne pas voir la violence ; bien souvent le discours anthropologique n'en tient pas compte alors qu'elle accable les populations étudiées. La violence est inégalement répartie dans le monde. La façon dont elle soutient différentes structures de pouvoir et d'exploitation mérite d'être analysée et dénoncée. Hélas, si la violence physique directe se voit aisément, elle ne représente que la partie émergée de l'iceberg et masque bien souvent, aux yeux des chercheurs, des formes moins flagrantes – et variant insidieusement avec le temps – de coercition, de peur et d'assujettissement. En règle générale, ces déclinaisons de la violence ne sont pas perçues ou reconnues en tant que telles par les victimes et les auteurs de violences (qui bien souvent sont une seule et même personne). Pareil aveuglement légitime aux yeux de l'ensemble de la population les politiques publiques punitives qui infligent des souffrances aux plus vulnérables.

Des versions préliminaires abrégées de cet article ont paru en anglais et en espagnol sous les titres et dans les ouvrages suivants : « Recognizing Invisible Violence : A Thirty-Year Ethnographic Retrospective », in Barbara Rylko-Bauer, Linda Whiteford & Paul Farmer, eds, *Global Health in Times of Violence*, Santa Fe (New Mexico), School for Advanced Research Press, 2010 : 18-40 ; « Treinta años de retrospectiva etnográfica sobre la violencia en las Américas », in Julián López García, Santiago Bastos & Manuela Camus, eds, *Guatemala. Violencias Desbordadas*, Cordoba, Universidad de Cordoba, Servicio de publicaciones, 2009 : 27-62. Ces recherches ont été financées par les National Institutes of Health.

CONTEMPORANÉITÉS

La boîte de Pandore de la violence invisible

140

L'examen rétrospectif de la visibilité de la violence dans mon travail de terrain au cours des trente dernières années, auquel je me livre ici, s'appuie sur le concept de « continuum de violence » que Nancy Scheper-Hughes et moi-même avons proposé au début des années 2000 (Bourgois 2001 ; Scheper-Hughes & Bourgois 2004a). Les catégories conceptuelles peuvent être aussi absconses qu'éclairantes. Toutefois, en redistribuant et renommant plusieurs notions sur lesquelles j'avais réfléchi au sein de ce continuum, j'espère définir plus précisément trois formes de violence invisible : structurelle, symbolique et normalisée. Je crois qu'elles méritent d'être analysées plus systématiquement car elles occupent une place centrale dans la version répressive du néolibéralisme qui s'est répandue dans une grande partie du monde au début du XXI^e siècle. Je m'intéresse particulièrement au passage de la violence politisée à la violence intime qu'on voit à l'œuvre dans de nombreux pays pauvres. La trop grande visibilité de la violence intime légitime les inégalités au sein d'une société et décourage les revendications en faveur d'une redistribution des ressources. Les trois catégories de violence invisible serviront de base concrète à l'analyse des liens qui unissent les innombrables manifestations de violence repérables dans le temps, et plus spécifiquement le développement de la violence intime en ces temps de néolibéralisme globalisé. Depuis la fin de la guerre froide, la méconnaissance de la violence intime – serait-elle délictueuse, criminelle, conjugale, auto-administrée, manipulatrice ou utilitaire – constitue l'un de mes principaux sujets de réflexion sur le terrain, mais aussi dans la relecture et l'analyse réactualisée de mes anciennes notes de travail.

À première vue, la violence intime, qu'elle soit criminelle, délictueuse ou suicidaire, semble être de la seule faute d'individus asociaux et brutaux ou, au mieux, irresponsables et malades. Mais il y a un enjeu de taille à dévoiler les ramifications cachées de la violence. En effet, la violence d'un groupe social a pour contrepoint la vertu d'un autre. Les interprétations de la violence et de la vertu se calquent sur les inégalités matérielles et sont étayées par les hiérarchies du capital symbolique et culturel (Bourdieu 1997).

Le concept de « violence structurelle » est issu du marxisme et de la théologie de la libération mais l'expression fut créée durant la guerre froide par le sociologue norvégien Johan Galtung comme une alternative face aux mouvements révolutionnaires nationalistes et de gauche (Galtung 1969). Paul Farmer est devenu l'un des théoriciens les plus éloquents de ce concept qu'il a utilisé en anthropologie et en médecine (Farmer *et al.* 2004 ; 2006). Il souligne les ravages que certaines forces politico-

économiques établies de longue date provoquent sur le corps des personnes socialement vulnérables. D'autres auteurs ont élaboré des critiques et des clarifications du concept (Scheper-Hughes & Bourgois 2004a ; Wacquant 2004 ; Singer 1996 ; Walter, Bourgois & Loinaz 2004). Invisible, la violence structurelle est cependant modelée par des institutions, des relations, des domaines et des idéologies clairement identifiables : échanges commerciaux inégaux entre nations industrialisées et non industrialisées, systèmes carcéraux, législations discriminatoires, disparités entre les sexes, racisme. Elle se manifeste très concrètement, en matière de santé, dans les inégalités des taux de morbidité, de mortalité et d'accidents du travail qui suivent les lignes de démarcation entre classes, ethnies et statuts sociaux.

Le concept de « violence symbolique », conçu par Pierre Bourdieu, désigne le processus par lequel les dominés intériorisent le statu quo et se reprochent à eux-mêmes leur état de dominés (Bourdieu 1997, 1998 ; Bourdieu & Wacquant 1992). Une insulte ne constitue pas en soi une violence symbolique. Cette dernière s'exerce par le biais d'un processus de dépréciation du dominé, celui-ci finissant par penser que les insultes qu'il reçoit sont fondées ; de même, il en vient à admettre que les hiérarchies de statut et de légitimité qui brident son existence offrent des représentations exactes de ce qu'il est, de ce qu'il mérite et de ce que le monde doit être. Le concept de violence symbolique permet de comprendre le mystère de la reproduction sociale, de saisir pourquoi les dominés tolèrent l'état des choses.

Je développe le concept de « violence normalisée » pour clarifier celui de « violence quotidienne » créé par Nancy Scheper-Hughes et le lier avec les concepts de Michael Taussig de « culture de terreur » (1984), « système nerveux » (1992) et « espace de mort » (1984) qui font écho à la pensée de Walter Benjamin (1968 [1940]) rappelant que, dans l'Allemagne nazie, les plus vulnérables vivaient chaque jour dans un « état d'urgence [*everyday emergency*] ». Scheper-Hughes s'était inspirée de la critique par Franco Basaglia des traitements dans les hôpitaux psychiatriques dénonçant la production sociale d'une indifférence collective à la brutalité institutionnalisée (Scheper-Hughes & Lovell 1987). Elle a révélé, par exemple, comment l'« infanticide invisible » de nouveaux-nés mourant de faim dans les bidonvilles brésiliens était banalisé et inconsciemment légitimé par les habitudes bureaucratiques, des ordonnances médicales inadéquates et le réconfort religieux offert aux mères désespérées (Scheper-Hughes 1996). L'avantage du concept de violence normalisée est qu'elle rejoint la violence quotidienne pour ce qui est de la naturalisation de la brutalité des pratiques institutionnelles avec la répression physique – qu'elle soit conjugale ou

policière. La prolifération et la banalisation de ces diverses formes de violence au sein des secteurs dominés peuvent générer un sens commun interactionnel qui rend invisible leur orientation ou même leur existence : ainsi la méconnaissance de la violence conjugale comme amour romantique, le viol comme acte mérité ou voulu, l'assassinat de délinquants comme garantie de l'ordre public, l'« hypercarcelization » des pauvres et des minorités ethniques comme justice pour la collectivité.

La Mosquitía, Nicaragua

guerre civile révolutionnaire et nationalisme culturel amérindien (1979-1981)

J'ai effectué ma première enquête de terrain, mission d'anthropologie appliquée, à la demande du ministère nicaraguayen de la Réforme agraire, pendant les trois premières années de la révolution sandiniste. Cette révolution populiste et idéaliste, polarisée par la guerre froide vit des insurgés charismatiques renverser un dictateur soutenu par les États-Unis, Anastasio Somoza, et se lancer dans la redistribution des ressources nationales. On m'envoya dans la Mosquitía, la région la plus pauvre du pays, située sur la côte atlantique et frontalière du Honduras, afin d'organiser des coopératives et de rédiger un rapport sur les besoins économiques

et politiques des Amérindiens miskitos et sumus. À mon grand désarroi, je vis un soulèvement de masse très intéressant en faveur des droits des Amérindiens déboucher sur une guerre civile sanglante, portée de part et d'autre par des discours racistes en faveur d'un nationalisme culturel. Paradoxalement, la mobilisation des Miskitos avait pour origine le discours officiel de l'État révolutionnaire prônant la réappropriation du pouvoir par le



Fig. 1 Terrains d'enquête (1979-2007)

peuple. Les cadres sandinistes présents dans la région défendaient une vision latino-centrée de la lutte des classes, de l'anti-impérialisme et de la solidarité paysanne, qui marginalisait les Amérindiens (Bourgeois 1986). Le gouvernement considérait comme réactionnaire la revendication, par les Miskitos, de droits culturels indigènes. Je fus expulsé du pays après avoir corédigé un rapport préconisant une autonomie régionale pour les territoires amérindiens et afro-caribéens de la côte atlantique (Centro de Investigaciones y Estudios de la Reforma Agraria 1981).

Les Miskitos se rebellaient contre la violence structurelle et symbolique d'un colonialisme interne dans l'administration de l'État et l'économie du Nicaragua. Le racisme des Latinos à leur rencontre et à l'égard des Afro-Caribéens, très palpable dans ces années-là, était profondément enraciné dans les structures politiques et économiques locales. Les immigrants latinos venus de la côte pacifique contrôlaient les marchés où s'échangeaient les semences et les intrants dont dépendait la paysannerie indigène. La réforme agraire centralisée, sur le modèle cubain, exacerba les tensions entre Latinos et Amérindiens. Des représentants de l'État, presque tous latinos, arrivèrent dans la région en parlant d'apporter le progrès et la civilisation aux paysans amérindiens, évoquant le « faible niveau [*bajo nivel*] culturel des Indiens » et couvrant les murs d'affiches révolutionnaires vantant, de manière paternaliste, la côte atlantique, un « géant qui se réveille ». À l'époque, je me rendais dans des villages miskitos reculés en tant qu'agent de la réforme agraire ; j'y prônais la création de coopératives et proposais des crédits et des semences. J'accompagnais un représentant indigène de MISURASATA, organisation de défense des droits des Amérindiens nouvellement formée avec, à ses débuts, le soutien du gouvernement qui voulait donner aux peuples amérindien et afro-caribéen une représentation dans le processus révolutionnaire comme le demandait la population locale. Contrairement à mes propositions techniques sur les crédits et les intrants pour les coopératives, les discours de mon collègue amérindien sur la dignité révolutionnaire du peuple miskito étaient applaudis avec enthousiasme et salués par le slogan nationaliste des sandinistes, « La patrie libre ou la mort ! (*Patria libre o morir !*) », transposé en cri de ralliement pour le nationalisme amérindien.

Moins d'un an après, un jeune mouvement de guérilla miskito réclamait la formation d'un État Miskito indépendant. La violence et l'instabilité du mouvement indépendantiste miskito s'expliquent principalement par le refus de la violence symbolique du colonialisme interne. Ce rejet se manifesta publiquement par la renaissance spontanée de la langue miskito, parlée haut et fort, avec fierté, dans les rues de Puerto Cabezas, la capitale régionale. Des cadres de l'administration locale d'origine indigène, qui s'étaient efforcés jusque-là de passer pour Latinos ou Afro-caribéens, se mirent soudainement à parler miskito et à renouer avec cette culture indienne qu'ils avaient tant méprisée. L'essor du nationalisme culturel miskito fit écho à l'explosion du nationalisme latino-américain sandiniste, opposé à l'impérialisme américain. Indiens comme Latinos se mobilisaient contre des formes de racisme intériorisé établies de longue date, modèles qu'ils inversaient soudainement.

Dans le contexte d'une guerre civile, les mouvements en faveur d'une justice longtemps déniée sont souvent sanglants et animés par des pratiques

locales de règlements de compte brutaux (Kalyvas 2006). Le rejet de la violence symbolique donne parfois naissance à des brutalités inattendues entre individus, entre voisins par exemple, ou même au sein des familles. Ainsi, à plusieurs reprises, les guérilleros miskitos coupèrent les oreilles et la langue de villageois amérindiens qui, traîtres à leur race et à leur communauté, avaient pris le parti des sandinistes (Americas Watch Committee 1985). Trois décennies plus tôt, Franz Fanon avait déjà montré, à propos de la guerre d'Indépendance algérienne, quelles conséquences meurtrières pouvait avoir la subversion du racisme intériorisé dû au colonialisme, forme classique de la violence symbolique dans les contextes coloniaux (Fanon 1961). Dans sa préface à l'ouvrage de Fanon, Jean-Paul Sartre allait jusqu'à soutenir que le meurtre du colon était un préambule nécessaire à la libération du colonisé. L'histoire a révélé les limites de cette vision romantique et idéaliste de la violence révolutionnaire anticoloniale.

Au Nicaragua dans les années 1980, en pleine guerre froide, les États-Unis mirent à profit l'euphorie du mouvement miskito, avec ses discours populistes en appelant à la défense d'une culture minoritaire et d'un territoire, pour inonder la région d'argent, d'armes automatiques et d'instructeurs de la CIA. Cette dernière imposa une alliance entre la guérilla miskito et la Contra qui se formait sur la côte pacifique du pays. Cette armée irrégulière était menée par d'anciens Gardes nationaux de la dictature déchuée, pratiquement tous latinos. Le gouvernement sandiniste réagit en emprisonnant des meneurs locaux et en faisant évacuer et brûler des villages indigènes proches de la frontière hondurienne ; ils déplacèrent des populations civiles dans des zones plus faciles à contrôler. À l'issue de deux ans et demi de violents combats, les sandinistes firent leur *mea culpa* officiel et modifièrent leur politique à l'égard des indigènes. Ils accordèrent l'autonomie régionale à la Mosquitía et, entre autres mesures, instaurèrent l'enseignement bilingue dans le primaire et une gestion décentralisée des ressources naturelles. Cette réorganisation profonde, politique, économique et culturelle, d'un vaste territoire majoritairement amérindien et afro-caribéen apparut en Amérique latine comme un modèle d'institutionnalisation des droits indigènes (Hale 1994). De façon révélatrice, les Miskitos cessèrent presque immédiatement la lutte armée. Ce processus constitua le premier pas vers l'élimination de la violence structurelle et symbolique liée au colonialisme interne.

Lutte des classes dans une enclave transnationale au Panama et au Costa Rica (1981-1984)

J'ai poursuivi mes recherches sur le colonialisme *de facto* interne des territoires atlantiques de l'Amérique centrale et le racisme institutionnalisé avec mon deuxième travail de terrain, dans une plantation de bananes

appartenant à United Fruit, une des plus anciennes compagnies transnationales des États-Unis. L'exploitation s'étendait de part et d'autre de la frontière entre le Panama et le Costa Rica, sur la côte atlantique, et employait six mille travailleurs, logés dans des baraquements où j'ai vécu pendant deux ans et demi (Bourgeois 1988, 1989a). Les plantations de bananes costaricaines connaissaient à l'époque de violents conflits syndicaux. Plusieurs ouvriers furent tués sur ordre du gouvernement à l'occasion de grèves suivies dans tout le pays, alors même que le Costa Rica n'avait pas d'armée et était en paix. Cette nation était considérée d'ailleurs comme un véritable modèle de démocratie non violente comparée à ses voisins d'Amérique centrale, et son Président se vit décerner le prix Nobel de la paix.

Mes notes de terrain conservent tous les détails de cette lutte de classes entre direction et employés, tout à fait palpable au quotidien. J'établissais le lien entre ces conflits et la violence structurelle d'une enclave transnationale contrôlée par les États-Unis et consacrée à une culture d'exportation agro-industrielle. La guerre froide était à son apogée et une rhétorique anticommuniste au vitriol s'en prenait aux organisations politiques de gauche, tandis que le gouvernement américain et la United Fruit Company exerçaient leur pleine domination sur tous les États et les administrations d'Amérique centrale, à l'exception du Nicaragua (Bourgeois 2003c).

Mes observations comportent plusieurs références à des violences conjugales et évoquent une consommation d'alcool destructrice et d'innombrables bagarres entre ivrognes. Ainsi, par exemple, l'un de mes amis eut la gorge tranchée avec une machette dans un bar. Toutefois, je consignais ces incidents pour la seule raison qu'ils advenaient sous mes yeux et m'interpellaient sur le rôle que je devais tenir en tant qu'ethnographe extérieur. Je ne cherchais pas à analyser systématiquement le sens de la violence intime partout présente dans la vie quotidienne de la plantation – soit délinquance dans les bars ou violence explosive et « romantique » en famille, dans les dortoirs mixtes surpeuplés, ironiquement surnommés les « cases des célibataires » où je vivais avec les ouvriers.

Je ne conceptualisais pas non plus l'importance des rapports de force entre les sexes dans ces violences intimes, pas plus que les liens de ceux-ci avec la violence structurelle de cette plantation agro-exportatrice et avec la répression directe des travailleurs syndiqués. Pour paraphraser Michael Taussig (2006), reprenant Walter Benjamin, je commençais à peine à comprendre comment se manifeste, au niveau intime, le fait que chaque jour est vécu comme un état d'urgence pour les plus vulnérables. Je n'avais pas encore lu les ouvrages autobiographiques écrits par les survivants de l'Holocauste qui montrent que le pouvoir coercitif peut métamorphoser

les victimes en véritables monstres. J'aurais pu tirer profit du concept de « zone grise » élaboré par Primo Levi, qui explique comment la nécessité de survivre dans les camps nazis balayait la dignité humaine : les prisonniers affamés se battaient pour des bribes de privilèges dans la hiérarchie du camp, dans l'espoir de vivre juste un peu plus longtemps. Quarante ans après Auschwitz, Levi suppliait ses lecteurs de prendre conscience des zones grises, moins extrêmes, qui opèrent quotidiennement autour de nous, « si nous voulons simplement nous rendre compte de ce qui se passe dans un grand établissement industriel » (Levi 1989 : 40). Les six mille journaliers de l'exploitation isolée sur un territoire marécageux de United Fruit n'étaient pas prisonniers d'un camp de la mort mais bel et bien piégés dans une zone grise constituée par les innombrables enclaves de multinationales agro-exportatrices et de *maquiladoras* (usines d'assemblage) disséminées à travers le monde non industrialisé.

Répression et résistance pendant la guerre civile révolutionnaire au Salvador (1981)

Mon troisième projet de recherche sur le terrain, contemporain du précédent, concernait le Salvador. Puisant dans les théories d'Eric Wolf sur les révolutions menées par des paysans (1969), je pénétrai dans un territoire tenu par les guérilleros du Front Farabundo Martí de libération nationale (FMLN). Au-delà de mon intérêt intellectuel pour comprendre la mobilisation politique des mouvements paysans dans la lutte armée, je voulais dénoncer, preuves à l'appui, au niveau international, les violations des droits de l'homme commises par le gouvernement militaire du Salvador, avec le soutien financier et l'aide militaire des États-Unis.

Les paysans salvadoriens partisans du FMLN s'efforçaient de vivre de leur activité de petits cultivateurs, mais la répartition injuste des terres et une organisation usuraire des échanges commerciaux les obligeaient à migrer pour chercher du travail saisonnier dans les plantations de café ou de coton, ou encore à entrer dans un rapport de servitude pour dettes avec de grands propriétaires terriens pratiquant l'élevage. Mon hypothèse de départ était la suivante : l'articulation de trois modes de production déphasés (semi-autarcie des petits paysans, semi-féodalité pour dettes, travail agricole de journaliers payés à la pièce par des entreprises capitalistes agro-exportatrices) provoquait une violence structurelle de faim chronique contre laquelle se mobilisaient violemment les paysans désespérés du Salvador. L'économie de subsistance subventionnait la création de main-d'œuvre, autrement dit, nourrissait les enfants jusqu'à ce qu'ils puissent travailler, ce qui permettait aux propriétaires de plantations agro-exportatrices et aux

éleveurs de bovins locaux d'imposer des conditions de travail abusives. Les familles envoyaient les hommes jeunes, en pleine santé, au moment le plus productif de leur vie, travailler pour des salaires de misère dans les grandes exploitations. Les personnes malades, handicapées, âgées ou à problèmes, pour une raison ou pour une autre, étaient exclues de ce circuit économique (Burawoy 1976 ; Meillassoux 1981 ; Walter, Bourgois & Loinaz 2004 ; Wolf 1982). Les profits de l'agro-industrie des *maquiladoras* reposaient et reposent toujours sur la faim chronique des populations paysannes, jusqu'à leur mort prématurée par dénutrition ou maladies infectieuses banales. La situation intenable de ces petits cultivateurs sous-alimentés mais résolus à conserver leur autonomie paysanne explique leur mobilisation violente face à une classe de propriétaires terriens et un État répressif beaucoup plus puissamment armés.

Dès le deuxième jour sur le terrain, dans un coin reculé de la province de Cabañas, à la frontière du Honduras, je me suis trouvé pris au piège d'une opération militaire de table rase et d'extermination totale. Je me suis enfui sous le feu de l'armée avec les quelque 1 500 habitants d'une douzaine de hameaux situés sur un territoire de 40 km² soumis à l'attaque. Nous avons été encerclés par les troupes gouvernementales qui ont tiré sur nous et nous ont bombardés. Environ 150 combattants du FMLN essayaient de nous défendre. Il s'agissait d'adolescents et de jeunes hommes de la région. Après avoir lutté pour obtenir des terres et des échanges équitables pour leur production agricole et leurs salaires de journaliers précaires, ils étaient prêts désormais à défendre leurs familles et à protéger leurs maisons et leurs champs.

Durant deux semaines, nous avons fui la nuit et nous nous sommes cachés pendant la journée, pourchassés par les soldats qui tuaient tous ceux qu'ils croisaient, surtout les personnes âgées, les infirmes, les femmes sans armes qui couraient moins vite et plus bruyamment pendant la nuit car elles portaient leur nourrisson. Ils brûlaient les habitations et les cultures :

« Quand la grenade est tombée sur l'adolescent devant moi, j'ai plongé derrière des buissons. J'ai heurté une jeune mère déjà cachée à cet endroit et j'ai fait peur à son bébé de six mois qui s'est mis à pleurer. Elle m'a sifflé à l'oreille : "*Vete! Vete de aqui! Rapido!*" [Va-t-en ! Vite !] J'ai d'abord cru qu'elle était fâchée et qu'elle me repoussait

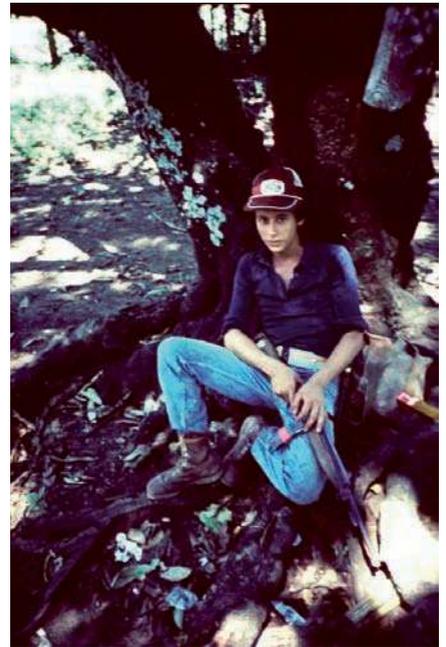


Fig. 2 Jeune combattant, Cabañas, El Salvador, 1981
Cl. Philippe Bourgois

sans pitié vers le déluge de balles. Et puis soudain, j'ai compris qu'elle essayait de me sauver la vie : les pleurs de l'enfant commençaient en effet à s'entendre à travers le fracas des armes. Je me suis élancé en courant avant qu'une nouvelle rafale de mitraillette fauche dans les hurlements des mères et des bébés derrière moi » (Extrait de notes de terrains ; voir aussi : Bourgois 1982a : chap. V ; 2001).

Vingt ans plus tard, Armando, qui avait sept ans à l'époque de cette opération militaire, raconta sa capture par les troupes gouvernementales qui nous avaient poursuivis. Il survécut après avoir été forcé par les soldats qui le retenaient à appeler le nom de sa mère, cachée, la nuit, sur la pente d'un ravin. À peine lui répondit-elle qu'elle mourut sous des rafales de mitraillettes et des tirs de grenades (Asociación Pro-búsqueda de Niños y Niñas Desaparecidos 2002).

Environ 250 habitants de la région dont seulement 25 combattants, furent tués au cours de cette opération qui dura deux semaines. Ces massacres se produisirent alors que la guerre froide menée par le Président Ronald Reagan atteignait son point culminant. Je n'ai pu publier, dans la presse américaine, qu'un résumé de l'opération militaire dans un article d'opinion (Bourgois 1982a). La CIA dénonça mon récit par le biais d'un diaporama présenté aux membres du Congrès illustrant l'infiltration de la « propagande pro guérilla » dans le public américain (United States Congress 1982 : 15).

Grâce à mon travail chez les Miskitos, je savais que le rejet libérateur de la violence symbolique produit de nouveaux vecteurs de violence politique, vibrants de colère et de désespoir. Dans un discours associant théologie de la libération et marxisme-léninisme, les paysans salvadoriens se disaient fiers de leur « prise de conscience » (*concientizados*). Ils évoquaient leur violence révolutionnaire en termes explicitement messianiques. Moins d'un an auparavant, me dirent-ils, ils n'étaient que des journaliers précaires, allant nu-pieds, illettrés, endettés auprès de propriétaires terriens qui les traitaient moins bien que du bétail (Bourgois 1982b). Transformés en révolutionnaires armés, ils étaient soudain devenus le peuple élu, montrant au reste du monde la voie vers l'égalité et la justice. J'ai enregistré le poème composé et récité à ses camarades de lutte par un paysan de 46 ans, Hercule de son nom de guerre, à la mémoire de son fils mort au combat :

« Ô toi qui nous a montré si clairement ce qu'est cette lutte,
 Du Ciel tu écoutes nos prières, ô mon fils bien-aimé.
 Tu nous as guidés à travers tant de nuits de prière
 Mais nous sommes heureux car tu es au Ciel
 et ta destinée a été celle d'un bon guérillero.
 Ton souvenir demeurera toujours dans le cœur de tes compagnons.
 La révolution ou la mort !
 Le peuple en armes triomphera ! »

Les paysans révolutionnaires résistaient, consciemment et explicitement, à la violence structurelle. Mais ils voulaient aussi surmonter une autre forme de violence, celle des rapports individuels, une violence partout présente qui avait gangrené leurs existences. Un guérillero me dit un jour :

« Avant, nous étions des machistes. On buvait beaucoup et on se battait à coups de couteau. Mais l'organisation nous a montré la voie et nous avons utilisé cette violence au profit du peuple ». Sa femme l'interrompt : « Oui ! Il se saoulait et me battait. Mais on a pris conscience et nous sommes révolutionnaires maintenant ».

Pour résumer, le mouvement révolutionnaire a vigoureusement canalisé la violence intime vers la résistance politique et brisé les chaînes de la violence symbolique. Des actes héroïques, altruistes ou politiques, en témoignèrent, que l'on retrouve dans les romans de Manlio Argueta (1983). Dans une veine similaire, Oscar Lewis (1970 : 75) rapporte une conversation qu'il eut en 1959, pendant la première année de la révolution cubaine :

« Un responsable cubain me dit qu'ils avaient pratiquement éliminé la délinquance en donnant des armes aux délinquants ! Les gens avaient acquis un sens nouveau de leur pouvoir et de leur importance. Ils étaient armés et on leur avait proposé une doctrine qui glorifiait les prolétaires et les désignait comme l'avenir de l'humanité ».

La logique de la violence intime normalisée a continué d'opérer, quoique plus discrètement, pendant les années de lutte révolutionnaire et a redoublé d'intensité au lendemain du cessez-le-feu. Quand je repris mon travail dix ans plus tard auprès des anciens révolutionnaires, je ne pus que constater les problèmes de violence familiale et d'alcoolisme. Ils étaient très visibles et cette violence constituait désormais un problème généralisé et brûlant.

L'apartheid dans le ghetto américain (1985-1991)

Avant de retourner au Salvador, j'ai vécu avec ma famille à côté d'une *crack house* de East Harlem afin d'étudier le phénomène que je qualifie d'« apartheid de facto des cités des centres-villes américains » (Bourgeois 2003a). J'ai lié amitié avec un réseau de petits dealers de crack, ainsi qu'avec leurs familles et leurs amis. Contrairement à ce que j'avais fait lors de mon travail auprès des paysans révolutionnaires du Salvador, je ne prévoyais pas ici de répertorier les effets politiques de la violence. Je ne voyais pas la délinquance comme un phénomène en constante évolution lié à d'autres formes de violence (structurelle, symbolique ou normalisée) qu'il légitime. Mon terrain m'obligea toutefois à théoriser le phénomène flagrant de la violence intime. J'étais accablé par les coups de poings et les balles qui volaient dans les foyers, par le délabrement physique des drogués et des alcooliques peuplant les trottoirs du quartier. Je partageais aussi avec mes voisins la peur chronique d'une attaque ou d'un cambriolage.

Mon séjour à East Harlem coïncida avec la fin de la guerre froide et la consolidation de la version punitive du néolibéralisme américain, exacerbée par l'escalade de la « guerre à la drogue ». Les États-Unis étaient en train de se hisser au premier rang mondial pour le nombre de détenus par habitant. Élaborer une théorie de la violence délictueuse hypervisible à cette époque devenait donc nécessaire et urgent, aussi bien dans une perspective politique qu'intellectuelle.

À East Harlem, j'ai aussi pris plus conscience de la manière avec laquelle les rapports de force entre les sexes distribuent systématiquement la violence (Bourgois 1996, 2003b). À la suite de Paul Willis (1981) et de Bourdieu (1980), j'ai vu en quoi certaines formes de résistance et d'opposition constituent une reproduction symbolique de la domination. J'ai compris que l'hypervisibilité de la violence intime encourageait la violence symbolique parmi les habitants du centre-ville. J'ai réalisé qu'elle masquait la violence structurelle invisible de l'apartheid, imposée politiquement dans ces quartiers-là, en légitimant les choix sociaux et économiques de plus en plus répressifs du président Reagan, qui creusaient les inégalités de revenus entre riches et pauvres et entretenaient l'infrastructure carcérale.

La plupart des dealers de crack avaient abandonné l'école au début de l'adolescence, avant d'être refoulés du marché du travail officiel car ils refusaient des conditions qu'ils jugeaient humiliantes. Ils se tournaient alors vers des activités indépendantes, dans l'économie parallèle de la drogue et dans la culture hip-hop. Cette culture de rue issue de l'économie de la drogue oppose une réponse créative à l'exclusion et invente de nouveaux lieux de réussite masculine, qu'il s'agisse d'être chef de gang ou dealer. Elle repose toutefois sur une agressivité affichée, opposition à l'exploitation et enracinée dans l'économie de la drogue. Les dealers doivent prouver leur aptitude à la violence pour renforcer leur crédibilité ; entre autres risques professionnels, ils courent celui de devenir eux-mêmes des toxicomanes (Bourgois 1989b, 1997). Le *gangsta rap* (ou « rap de gangster »), déclinaison très répandue de la culture hip-hop, célèbre le crime, le viol et la drogue, ainsi que la résistance à la répression policière et l'insulte à la société dominante bourgeoise et blanche.

Les séquelles du militarisme américain lié à la guerre froide, vues d'une rue de San Francisco (1991-1996)

Mené conjointement avec Jim Quesada et Jeff Schonberg, ce projet avait pour terrain le point de rassemblement d'un gang local d'adolescents, fils d'immigrés d'Amérique centrale, situé au coin de la rue où j'habitais à San Francisco, dans le Mission District. À ce carrefour se retrouvaient

également des immigrés de plus fraîche date, sans papiers, qui se postaient le long de la rue dans l'espoir qu'un conducteur s'arrête pour leur proposer du travail (Walter, Bourgois & Loinaz 2004). La plupart d'entre eux étaient d'anciens combattants des guerres civiles financées par les États-Unis pendant la guerre froide (Quesada 1999). Ce coin de rue incarnait donc à lui seul un espace néolibéral mondialisé, post-guerre froide, lieu public où les plus vulnérables s'en prenaient les uns aux autres tout en fournissant une main-d'œuvre bon marché et « juste-à-temps » pour l'économie locale.

La plupart des immigrés sans papiers avaient dû quitter leur village parce que l'économie agricole de leur pays avait été balayée par les importations de produits américains. Ils se tenaient anxieusement au bord de la chaussée, essayant d'établir un contact visuel avec les chauffeurs, faisant des signes aux voitures qui ralentissaient ou qui s'arrêtaient au feu. Ils exhibaient leurs biceps en souriant pour se vendre, à l'encan, sur ce marché aux esclaves volontaires de la fin du XX^e siècle. Ils s'efforçaient de donner l'image de corps puissants et sains, de personnes honnêtes et prêtes à travailler dur sans rien exiger. Cette posture convenue, évoquant à la fois la force et la docilité, en faisait la cible de moqueries et de propositions de relations sexuelles tarifées. Quant à eux, ils voyaient d'un très mauvais œil le voisinage des membres du gang, s'inquiétant que les automobilistes les confondent avec ces « paresseux bons à rien [*vagos*], ivrognes et drogués ».

Le Mission District s'embourgeoisait à l'époque et, en trois ans, les parents des jeunes du gang avaient tous quitté le quartier, forcés de déménager vers les villes de la banlieue de l'East Bay, aux loyers moins coûteux, ou vers les villages plus isolés de Sacramento Valley. À l'inverse, le nombre de sans-papiers avait augmenté. Ces migrants survivaient de manière précaire grâce à des petits boulots (jardiniers, ouvriers du bâtiment, etc.) souvent pour des entrepreneurs sans scrupules, eux-mêmes sans-papiers. Il s'agissait généralement de chantiers de rénovation d'habitations modestes transformées en résidences de luxe pour acquéreurs blancs, une nouvelle clientèle majoritairement jeune. Nous avons délibérément choisi ce terrain d'étude pour montrer le continuum entre les manifestations locales de la violence intime de la fin de la guerre froide, les effets de l'histoire récente de la violence militaire américaine en Amérique centrale et la violence structurelle du marché du travail des sans-papiers. C'est cette dernière qui entretient le haut niveau de vie de la nouvelle bourgeoisie professionnelle, intellectuelle et entrepreneuriale, dite « yuppie », de l'économie digitale. Dans ce contexte, l'application irrégulière des lois sur l'immigration baisse les salaires et discipline les travailleurs sans papiers qui sont toujours sous la menace d'être renvoyés dans leur pays. Dans le même

temps, la région du nord de la Californie a atteint des niveaux historiquement inédits d'inégalités de revenus et d'accumulation de capital aux mains des plus riches (Walter, Bourgois & Loinaz 2004 ; Bourgois & Schonberg 2009).

Pourtant, dans ce « cauchemar américain », néolibéral, spoliateur, persistait le rêve américain classique de l'ascension sociale, moyennant beaucoup de travail et de chance. Le parcours économique de notre principal protecteur local illustre cela : ce déserteur de l'armée de l'air jordanienne, copropriétaire de l'épicerie du coin de la rue, tirait l'essentiel de ses revenus de machines à sous illégales, de la vente de cigarettes et de bière à des mineurs et de la préparation de nourriture à emporter pour les sans-papiers. Il était associé avec un réfugié palestinien. Leur affaire semblait reposer exclusivement sur la confiance. Nous n'avons jamais vu la moindre trace d'une comptabilité écrite. Il tenait la caisse de l'épicerie pendant certains horaires de nuit dangereux et s'occupait d'entretenir de bonnes relations avec les adolescents du gang qui se retrouvaient sur le trottoir.



Fig. 3 Mission District, San Francisco, 1994 © Jeff Schonberg

Il se faisait respecter à coups de poing occasionnels, voire à coups de crosse, quand les jeunes cassaient des bouteilles, abîmaient des arbres ou des voitures, vendaient de la drogue de façon trop voyante devant chez lui. Lorsque des gangs rivaux faisaient des descentes, il tirait son rideau de fer et attendait. Diplômé en gestion d'entreprise à l'université de l'État où je travaillais, il ouvrit par la suite un cybercafé plus près du centre. Je le vis pour la dernière fois à l'occasion de son mariage avec une Russe qui avait mis à profit les retombées de la guerre froide pour immigrer aux États-Unis en tant que juive victime des persécutions soviétiques.

Nous avons également lié amitié avec deux Salvadoriens qui avaient combattu dans les camps opposés lors de la guerre civile. Juan, alcoolique, ancien membre d'un escadron de la mort, travaillait dans le désamiantage. Rodrigo, ancien combattant du FMLN, avait utilisé les quelques milliers de dollars donnés par les États-Unis contre la remise de sa mitraillette AK-47 pour payer un passeur à la frontière mexicaine. Ils évitaient de parler politique, connaissant tous deux leur vulnérabilité de journalistes illettrés constamment sous la menace d'être expulsés (Quesada 1999). Tous deux se sentaient trompés par les dirigeants ou les chefs qu'ils avaient suivis pendant la guerre. De temps à autre, Juan éclatait en sanglots et tremblait, en s'écriant : « Je suis maudit ! J'ai tué beaucoup de gens, Felipe, beaucoup ! (*Fui muy maldito ! Maté mucha gente !*). » Mais il ne donnait pas plus de détails.

Rodrigo, dont les jambes étaient zébrées de cicatrices dues à des tirs de mitraillette, se montrait à l'inverse fier d'avoir défendu ses droits. Toutefois, il savait parfaitement que l'histoire l'avait trahi et que bon nombre de ses anciens commandants conduisaient désormais des voitures climatisées achetées par des ONG internationales, ou s'étaient associés avec des partis politiques de droite. La paix avait fait de lui un héros révolutionnaire, mais aussi un sans-papiers méprisé et sous-payé : « Après tant d'années, je ne sais que travailler [*Solo sée trabajar*] ! Je n'ai toujours aucune éducation ». Il avait cependant un gros avantage sur son *alter ego* : il avait grandi dans une zone tenue par le FMLN, où l'alcool et les drogues étaient absolument interdits. Il détestait d'ailleurs l'usage de stupéfiants que faisaient les jeunes du gang. Il plaisantait parfois en disant qu'il avait les compétences pour les éliminer jusqu'au dernier, par « mobilisation sanitaire (*limpieza social*) ».

À l'origine, son but était d'envoyer de l'argent à sa mère et aux enfants qu'il avait eus de différentes femmes pendant le conflit. Quatre ans plus tard, il réussit à obtenir un statut légal en tant que réfugié de guerre. Il épousa alors une Bolivienne amérindienne quéchua, sans-papiers, récemment arrivée d'Amérique du Sud, avec laquelle il eut un enfant. Ils achetèrent une part dans une maison acquise en commun avec plusieurs cousins, pour un demi-million de dollars. Aucun des acquéreurs ne gagnait plus de douze dollars de l'heure, et la plupart, en tant que sans-papiers, travaillaient sur des petits chantiers de courte durée. Ils connaissaient souvent plusieurs semaines ou mois consécutifs de chômage. La maison, surpeuplée, se trouvait en face d'une vaste cité HLM habitée pour l'essentiel par des Afro-Américains ; elle affichait un taux d'homicide dans le milieu des gangs qui comptait parmi les plus élevés de San Francisco.

Les acheteurs finirent par perdre leur maison, victimes d'un prêt hypothécaire à haut risque ainsi que d'un nouveau zonage décrété par la ville

qui, sous prétexte de lutter contre la surpopulation de l'habitat urbain, visait, de manière xénophobe, les maisons des Latinos sans papiers. À la même époque, la femme de Rodrigo, à peine obtenue sa carte de résident grâce à son mariage, le quitta en emmenant leur fille pour aller vivre avec un sans-papiers mexicain ; tous deux faisaient la plonge dans des restaurants et ne disposaient d'aucune assurance maladie. Soupçonné de violences conjugales, Rodrigo fit de la détention provisoire mais ne fut pas poursuivi car il portait encore plus de traces de coups que sa femme et affirmait s'être simplement défendu. Il me raconta cependant qu'il ne connaissait pas un seul foyer dans son village où le père ne frappait pas femme et enfants. Il m'expliqua même s'être engagé à quatorze ans dans le FMLN pour échapper à la violence familiale de son propre père.

Parmi les adolescents du gang du quartier, la violence partout présente se concentrait également autour de leurs relations proches. Elle était tragiquement exacerbée par la consommation de drogues. L'un des garçons se suicida quand son amie le quitta. Un autre se retrouva derrière les barreaux pour une longue période, condamné à une peine plancher pour récidive (en vertu de la loi dite Three Strikes Law), après avoir menacé un riche passant avec une arme alors qu'il était en plein « crack binge ». Un peu plus tôt dans la soirée, ivre, il avait donné, publiquement et de façon rituellement humiliante, « une claque pour gonze [bitch slap] » à James Quesada, mon collègue ethnographe et m'avait menacé de le répéter lorsque j'ai tenté d'intervenir. James l'avait battu au billard mais ne s'était pas montré assez respectueux au goût du jeune homme. Puis, à la sortie de la salle, ce dernier avait décidé de nous montrer sa force devant ses « potes » et nous avait taxés de cinq dollars chacun, avant de partir en courant acheter du crack.

Au cours des six mois suivants, les jeunes du gang « disparurent », victimes de la revalorisation du quartier. La plupart suivirent simplement leur mère, partie s'installer dans une banlieue moins chère. L'un d'entre eux, très sociable, revenait parfois faire la manche devant l'épicerie pour acheter de la bière. Il me confia qu'il ne pouvait plus rentrer chez lui car son père était sorti de prison, après une condamnation pour meurtre, et qu'il se saoulait et frappait sa mère, sa jeune sœur et lui-même.

Souvenirs de la révolution dans les campagnes salvadoriennes à l'époque du néolibéralisme mondialisé (1994-2009)

Tout en poursuivant mon travail aux côtés des sans-papiers et des jeunes malfrats de San Francisco, j'entrepris de retourner au Salvador avec Rodrigo, à Pâques, pour rendre visite à sa famille. Je voulais voir les

villages où s'étaient réinstallés les partisans du FMLN et les anciens combattants avec qui j'avais été piégé dans l'opération militaire dévastatrice de 1981. Je vis, avant toute chose, la violence structurelle silencieuse qui les écrasait et leurs efforts désespérés pour nourrir leur famille en cultivant du maïs et des haricots sur des pentes soumises à l'érosion.

J'avais espéré communier avec mes anciens camarades *concientizados*, mes compagnons de quatorze jours d'épreuves effroyables lors de l'invasion militaire. Ma visite s'avéra difficile et parfois décevante car je marchais dans un véritable champ de mines symboliques, entre mémoire des crimes, trahisons et désillusions. Mes amis me donnèrent tous les détails atroces qui caractérisent inévitablement les guerres civiles : massacres par pure stratégie militaire, abandon de camarades blessés sous les tirs, asphyxie involontaire de bébés par leur mère tentant d'étouffer leurs cris pour ne pas être débusquées, désertions et coup de grâce donné à des blessés pour les sauver de la capture (Bourgois 2001). Comme Rodrigo, ils se sentaient trahis par leurs chefs politiques, mais la plupart pensaient toujours que leur cause révolutionnaire, socialiste et populaire, était juste. Cependant, la guerre leur avait fait beaucoup de mal et laissait des souvenirs destructeurs, imprégnés de violence symbolique et de troubles psychodynamiques.

A posteriori, on voit combien le mouvement révolutionnaire fut déformé par la violence du gouvernement militaire contre lequel il luttait. Par un processus presque mimétique, la brutalité militaire se transféra aux structures du FMLN. Durant les années 1980, le gouvernement salvadorien avait tué et torturé toute personne soupçonnée, même vaguement, de « subversion communiste ». Les guérilleros en firent autant, quoiqu'avec un nombre de victimes beaucoup plus limité, en tuant dans leurs rangs les traîtres, les espions infiltrés, les dissidents ou supposés tels (Americas Watch Committee 1991). La logique de survie présidant à ces assassinats les faisait paraître « normaux » pendant les années les plus répressives. La guérilla ne pouvait se permettre de laisser en liberté quelqu'un dont elle soupçonnait la loyauté, qui risquait à ses yeux d'agir comme informateur et de mener à la capture, la torture et l'assassinat de combattants. Les recherches sur les guerres civiles confirment qu'en dépit de discours prônant la liberté, les résistants qui combattent un gouvernement répressif sont souvent les premiers à éliminer les infiltrés supposés et leurs proches (Kalyvas 2006). Ainsi, les individus poussés à bout par la violence structurelle qui règne dans les interstices de l'économie contemporaine, tels les paysans affamés obligés de quitter leurs terres pour se transformer en journaliers saisonniers, sont susceptibles d'être les victimes de la répression gouvernementale, mais aussi les auteurs de règlements de compte et de tueries au sein de l'organisation révolutionnaire.

Les assassinats internes au mouvement FMLN, au nom de ses idéaux politiques, étaient souvent orientés par les rapports de force entre les sexes, forme d'inégalité centrale et structurante, aussi bien que l'une des formes de violence parmi les plus normalisées dans la société salvadorienne. Pendant la guerre, les exécutions étaient toujours justifiées en termes politiques, mais une analyse rétrospective montre qu'elles suivaient bien souvent un schéma patriarcal et romantique sur lequel se construisaient la morale, les hiérarchies, la supériorité masculine. Les hommes délaissés accusaient leur ex-compagne ou son amant d'espionnage en faveur du gouvernement. De façon perverse, l'accusation n'était pas toujours très éloignée de la réalité, tant l'amour et la trahison intime se rejoignent en temps de guerre civile.

Les femmes furent les premières à souffrir de ces accusations mortelles car elles pouvaient traverser les lignes ennemies plus facilement que les hommes, justement à cause d'une conception conservatrice, traditionnelle, de la répartition des rôles entre les sexes ; les autorités militaires exclusivement masculines les imaginaient donc mal en « guérilleras ». En outre, le discours libérateur des révolutionnaires déstabilisait la domination patriarcale au sein des familles paysannes. Cela conduisait à ce que les jeunes femmes, soudainement indépendantes et politisées, devenaient socialement suspectes quand elles se prévalaient de leurs droits de femmes révolutionnaires acquis dans la lutte armée (Silber 2006).

Ainsi, dans le principal camp de réfugiés du Honduras, où nous avons pu fuir, je fis la connaissance de Clara, femme charismatique qui devint peu de temps après la responsable locale d'une association de femmes révolutionnaires liée au FMLN. Elle se porta volontaire pour retourner dans les zones contrôlées par le gouvernement, déguisée en marchande de glaces, afin d'obtenir des renseignements militaires et d'acheter des médicaments pour ses camarades combattants. Après plusieurs mois de cette dangereuse activité, la rumeur lui attribua une liaison avec un membre d'un escadron de la mort basé dans la ville où elle vendait ses sucreries. On la suspecta d'être un agent double. Quand des mines antipersonnel firent leur apparition sur les pistes menant aux principaux campements de la guérilla et que plusieurs combattants perdirent une jambe, ses camarades lui en attribuèrent la faute et la tuèrent. Dix ans plus tard, plus personne ne mettait en cause la loyauté de Clara.

On peut cependant imaginer qu'elle ait bel et bien entretenu une relation sexuelle voire amoureuse avec un militaire, poussée à cela par la domination masculine socialement établie. En effet, une telle relation l'aurait mise à l'abri d'accusations de sympathies pour la guérilla et l'aurait protégée de la torture et de la mort en cas d'arrestation. En même temps, parmi les révolutionnaires, en tant que responsable communautaire d'une

grande organisation de femmes, elle avait souvent exigé que les chefs locaux se soucient des droits des femmes, transgressant ainsi les normes très masculines du pouvoir politique et du débat idéologique. La violence normalisée opérant suivant les tensions et les logiques spécifiques de la violence amoureuse, de la sécurité militaire, des débats et désaccords politiques laissa à penser que son assassinat était nécessaire voire judiciaire. « Il fallait arracher la mauvaise herbe, c'était ce qu'ils disaient (*A la mala hierba hay que cortarla. Así decían*) », résumait avec amertume l'ancien cadre révolutionnaire qui me raconta l'histoire des années plus tard.

On néglige généralement le rôle prépondérant que joue la répression directe et violente exercée par les militaires dans l'apparition de la méfiance chronique des traîtres et infiltrés et de ses conséquences mortelles ; de même, les enjeux des violations des droits de l'homme ainsi que des inégalités entre les sexes restent impensés dans le discours populaire. Les anciens combattants condamnent les actes de compagnons de lutte et de chefs, et gardent l'impression d'avoir été trompés. Le souvenir d'accusations et d'assassinats individuels injustifiables, perpétrés pendant la guerre au nom de desseins politiques, démoralise les anciens révolutionnaires. Après la guerre, suivant la logique de la violence symbolique, ces souvenirs rendent cyniques les critiques radicales ou idéalistes du néolibéralisme contemporain.

Le Salvador est officiellement en paix depuis 1991, mais la presse recense plus d'assassinats criminels dans l'après-guerre que de morts à l'apogée de la guerre civile. La violence délictueuse a littéralement explosé après les accords de paix, avec la consolidation du néolibéralisme à l'américaine. Le pays a connu un taux d'homicides parmi les plus élevés au monde dans les années 2000 (DeLugan 2005 ; Legett 2007). L'usage de la force pour régler les conflits, obtenir un privilège, asseoir son autorité (masculine) est normalisé. Il est conforté par les pratiques passées de la guerre civile, quand la reproduction mimétique de la répression militaire était considérée comme nécessaire pour survivre. Il se manifeste dans les relations individuelles, par la fréquence des violences conjugales, du vol de voiture sous menace, des attaques à main armée, des viols, des règlements de compte entre bandes et les bagarres d'ivrognes.

Le rapport direct entre la guerre civile et la montée de la violence en temps de paix est parfois résumé dans toute sa clarté par un seul événement. Deux ans après ma visite de 1993, par exemple, un de mes amis, Alberto, fut tué accidentellement par son jeune frère de quatorze ans avec une arme héritée de la guerre. Le garçon voulait empêcher son aîné, complètement ivre, de frapper leur mère qui refusait de lui donner de l'argent pour acheter à boire. Alberto avait sauté sur une mine pendant le conflit et, la paix revenue, le héros convalescent s'était métamorphosé en

paysan handicapé incapable de cultiver sa parcelle de terre à flanc de colline, située à 1,5 km de sa baraque délabrée. Il devint alcoolique, survivant en manipulant des femmes dont il réussissait à se faire aimer. Il passait beaucoup de temps à évoquer ses souvenirs de guerre, mais des compagnons d'armes ajoutèrent l'insulte à la blessure en affirmant qu'il n'avait été qu'un messenger, pas un vrai combattant.

Le continuum de la violence s'étend de la guerre civile à nos jours et au-delà. Condamné à une peine de prison, le petit frère d'Alberto a été recruté par un gang pendant sa détention. Il a le corps couvert de tatouages et de cicatrices qui affichent au grand jour ses activités. Il vit aujourd'hui à San Francisco. Je l'ai vu pour la dernière fois au baptême du bébé d'un de ses cousins. Il m'a pris à part pendant la fête et m'a intimidé pour obtenir que je lui prête vingt dollars, puis a disparu pour aller fumer du crack. On peut facilement imaginer qu'une bonne part de la violence est commise, en temps de paix, par d'anciens combattants des deux camps. Mais il ne s'agit que d'une intuition qui demanderait à être confirmée. Les années passant, le lien visible entre la guerre et la violence d'après-guerre s'efface progressivement, perdu dans le tourbillon de la violence intime, délictueuse, criminelle et conjugale. Ainsi les conséquences du traumatisme infligé à la deuxième génération peuvent être perçues, chez le jeune frère d'Alberto, comme une série d'actes individuels commis par un marginal drogué et non comme l'issue psycho-affective surdéterminée d'une longue histoire de violence structurelle, de domination masculine et de répression politique.

Violences néolibérales contre les SDF toxicomanes de San Francisco (1994-2007)

Le rôle essentiel des rapports de forces entre hommes et femmes comme vecteur de normalisation de la violence intime nous apparut beaucoup plus facilement dans notre travail auprès de SDF hommes et femmes, à San Francisco. Pendant plus de dix ans, Jeff Schonberg et moi-même avons suivi un réseau multi-ethnique d'héroïnomanes et de fumeurs de crack, sans domicile, d'âge mur, vivant sous des échangeurs d'autoroutes, à quelques rues de chez moi (Bourgeois & Schonberg 2009).

Persécutés par la politique de la « guerre à la drogue (*War on Drugs*) », ces toxicomanes sans abri subsistaient dans une « zone grise » de trahison réciproque comme a pu le décrire Primo Levi (1989). Poursuivis par la police, ils n'avaient accès ni au logement social, ni à des traitements de substitution, ni à aucun autre service social cohérent. Ils racontaient pour la plupart des histoires effroyables de violences subies lorsqu'ils étaient

enfants et infligées à leurs propres enfants ou partenaires. Tous passaient régulièrement par la case prison qu'ils avaient souvent découverte dès l'adolescence. Ils connaissaient et redoutaient la faim, l'insécurité, les maladies contagieuses et l'exclusion sociale dans leur quête d'héroïne, de crack et d'alcool. Abscès, lésions cutanées, coupures, hématomes, fractures, gripes, refroidissements et crises de manque faisaient leur quotidien.

Avec l'aide de deux ethnographes, Bridget Prince et Sarah Thibault, nous avons suivi plusieurs autres réseaux de jeunes toxicomanes SDF basés dans Haight Ashbury, quartier aisé (et très blanc) de San Francisco.

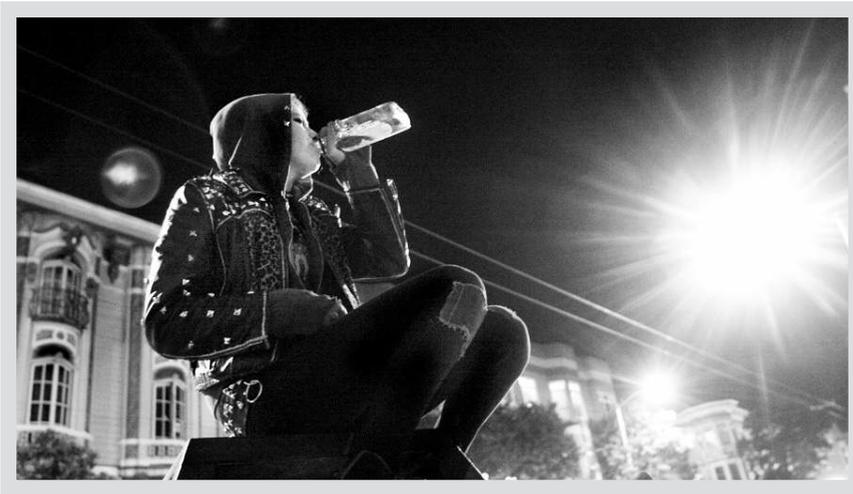


Fig. 4 Jeune de Haight Ashbury District, San Francisco, 2006
© Jeff Schonberg

Ces jeunes gens, à l'apogée de leur force physique, se montraient plus activement violents. Ils définissaient les frontières de leurs réseaux sociaux par le biais d'une économie morale de la violence, nouant des relations de solidarité et d'obligations mutuelles qui débouchaient fréquemment sur des conflits avec des connaissances ou des étrangers (Karandinos 2009). Ils se battaient souvent et s'opposaient ouvertement à la police, qui en retour les harcelait et les interpellait aussi souvent que possible.

L'usage de la violence servait de boussole morale à la plupart des jeunes SDF : celle-ci leur permettait de définir leur propre valeur et de punir ceux qui transgressaient les règles. Leurs relations avec leurs partenaires étaient pétrées de jalousie. Les hommes frappaient les femmes de façon absolument routinière, les traitant de moins que rien, les accusant d'être immorales et désobéissantes. Les femmes s'éprenaient quant à elles d'hommes jaloux et violents, capables de les protéger du risque omniprésent d'agression sexuelle et de viol par des inconnus ou des proches (Bourgeois, Prince & Moss 2004). Elles se convainquaient aussi que la violence conjugale était romantique : « Plus il te bat, plus il t'aime ».

Les processus de lumpenisation du néolibéralisme punitif

160

Aux États-Unis, le désengagement de l'État en matière de services publics pour les plus démunis et la précarisation des emplois les moins rémunérés, depuis les années 1980, ont avancé de pair avec la consolidation d'un modèle néolibéral punitif. Ils ont produit un nombre toujours croissant de parias qui n'entretiennent plus aucun rapport productif avec l'économie légale ni de lien avec le discours moral de la société. La violence intime est de plus en plus étroitement mêlée à la vie quotidienne et au sens commun de ces exclus. Les États-Unis affichent de mauvais indices de qualité de vie, qu'il s'agisse d'espérance de vie, de santé, de ségrégation ethnique, de criminalité, d'illettrisme ou de logement. Parmi les nations riches, le pays atteint régulièrement les niveaux les plus élevés en matière d'écart de revenus ou de taux d'incarcération. Le taux d'homicide est de six à quarante-quatre fois supérieur à celui des autres nations industrialisées (Andrews 2003 ; Public Safety Performance Project 2008 ; Programme des Nations-Unies pour le développement 2006 : 295-296 ; Wacquant 2007).

Le *Lumpen*, terme mal défini de Marx, permet de désigner les secteurs les plus vulnérables de la société, susceptibles de devenir à la fois victimes et auteurs de violences. Le philosophe allemand utilisait ce terme assez négligemment surtout dans des passages polémiques, tantôt comme jugement politique, tantôt comme insulte. Plus précisément, le *Lumpen* désigne les membres d'une classe sociale quelle qu'elle soit, qui ont été rejetés ou exclus, souvent violemment, du système de production auquel ils appartenaient historiquement. Dans la conception de Marx, ils représentent les déchets de l'évolution économique à grande échelle et sur le long terme, c'est-à-dire les victimes d'une forme de violence structurelle (Bovenkerk 1984 ; Draper 1972 ; Marx 1997 [1852] : 75 ; Parker 1993 ; Stallybrass 1990). Les secteurs lumpenisés augmentent pendant les changements rapides de modes de production, comme la désindustrialisation dans le contexte néolibéral de globalisation.

La notion de *Lumpen* dissout celle de classe sociale comme unité fermée puisque ces exclus peuvent provenir de toutes les couches socio-économiques : paysans, prolétaires, bourgeois, aristocrates, etc. Les concepts foucauldien de subjectivité, de biopouvoir et de gouvernementalité sont utiles pour élargir le concept de classe qu'induit le terme de *Lumpen*. Cette classe sociale a un caractère structurant et n'est plus une catégorie délimitée et exclusive. Les subjectivités de Michel Foucault sont des identités et des consciences de soi qui émergent à certains moments de l'histoire. Elles apparaissent comme des choix délibérés mais s'imposent en fait aux individus par un processus d'« assujettissement » (ou *subjectivation*) (Butler 2002 ;

Bourgeois & Schonberg 2009 : 18-19, 214 -215 et 318). Le sujet se constitue par opposition et par soumission à la fois, en puisant dans les discours éthiques et moraux disponibles à son époque, pour devenir ce qu'il pense qu'il doit être. Le concept de classe sociale peut prendre des caractéristiques de la subjectivité, et surtout de l'assujettissement ou la subjectivation. Autrement dit une classe sera constituée non seulement par les relations de production et les forces matérielles, mais aussi par les effets du pouvoir et de la gouvernementalité, ainsi que par les formes de violence et de résistance.

Le biopouvoir, forme de pouvoir d'État et de gouvernementalité qui s'est développée à l'époque moderne, est fondé sur la gestion efficace de la santé et du bien-être des citoyens. Des disciplines se constituent – la criminologie, la psychiatrie, l'épidémiologie, l'anthropologie, etc. – qui en viennent à définir la normalité, la légalité, le progrès, les droits et les devoirs du citoyen. Michel Foucault a développé ces notions pour souligner la différence, dans l'usage et les effets du pouvoir, entre l'époque féodale et l'époque moderne. Le souverain infligeait autrefois la torture et la mort à ses sujets qui lui obéissaient par peur et non parce qu'ils souhaitaient être bons, normaux, modernes (Foucault 1975, 1976, 1981). À l'inverse, dans le cadre de la modernité et de l'État-providence, la gouvernementalité a pour effet de promouvoir des activités productives et épanouissantes. Ainsi, le contrôle de la population s'exerce essentiellement par l'autodiscipline. Les discours de savoir et de vérité sont intériorisés et deviennent partie intégrante de l'« âme » séculaire, de la subjectivité de l'individu s'efforçant d'être sain et intelligent. La nécessité de la violence physique provenant de l'État se minimise.

Toutefois, le biopouvoir opère suivant d'autres paramètres dans un système néolibéral punitif. Au niveau mondial, le nombre d'exclus a augmenté de façon spectaculaire depuis les années 1980. Sous la domination globale des entreprises multinationales, le « libre marché » a été maintenu par le biais de guerres, le capital financier a reçu de généreuses subventions, les inégalités de revenus se sont creusées, les subventions à destination des pauvres ont diminué, les complexes carcéraux ont été développés et rendus délibérément plus brutaux. La gouvernementalité a pris un tour plus physiquement répressif que sanitaire pour un nombre croissant de citoyens qui, chassés d'une position stable dans l'économie, se constituent en subjectivités violentes. Dans les années 2010, le *Lumpen* correspond à ces secteurs de la population qui se battent pour survivre en parasites, par rapport aux modes de production de leur époque. Leur subjectivation se réalise dans un rapport au biopouvoir et à la gouvernementalité qui leur est défavorable, par contraste avec l'époque industrielle sous l'État-providence (Bourgeois & Schonberg 2009 : 18-19 et 317-318).

Le néolibéralisme est un véritable bouillon de culture qui produit de la violence intime. En temps de paix, les exclus s'en prennent prioritairement à leurs proches et à eux-mêmes. La pathologie très voyante de leur vie personnelle brouille la lecture des causes et des effets. Elle génère par contre une grande violence symbolique qui crée de nouvelles chaînes de violence invisible, comme celle de la légitimation de politiques sociales répressives. Les groupes de population marginalisés, sur lesquels pèse l'essentiel de la violence symbolique propagée par la violence intime de personne à personne, risquent plus que d'autres d'être recrutés par des organisations criminelles ou des mouvements sectaires, qu'il s'agisse de fondamentalismes religieux, de gangs, de milices, de mouvements révolutionnaires, d'armées envahissant un pays étranger au nom de Dieu ou de la liberté. Ainsi les secteurs « lumpénisés » deviennent-ils plus facilement que d'autres de la chair à canon, des tortionnaires et des tueurs quand ils inversent la violence symbolique qui pèse sur eux. Et ces gens dont la vie quotidienne en temps de paix est déjà imprégnée de violence normalisée entre individus feront aisément des soldats brutaux, voire kamikazes.

La violence peut être décortiquée en d'innombrables catégories différentes et on doit se méfier quand un universitaire propose une nouvelle catégorisation prétendument théorique. Les théories ne sont pas correctes ou fausses ; elles nous aident à voir certaines dynamiques sociales et historiques et en occultent d'autres. Je propose cette clarification sur trois dimensions de la violence invisible pour souligner les effets nocifs du pouvoir et l'inégalité sociale du néolibéralisme punitif qui domine aujourd'hui aux États-Unis et semble s'étendre. Quand l'hypervisibilité de la violence intime aux États-Unis est comprise dans sa relation avec la violence symbolique et structurelle, il est possible d'éviter les logiques moralistes et répressives qui condamnent les individus. Avoir à l'esprit les dynamiques de la violence invisible permet d'ouvrir un débat sur des solutions sociales et structurelles. La méconnaissance de l'hypervisibilité de la violence intime assure un large soutien populaire au renforcement du système carcéral depuis les années 1980. De même, dans des pays comme le Guatemala ou la Colombie, la croissance de la violence criminelle, après une longue période de violence politique, a pour corollaire l'acceptation par un grand nombre de citoyens des exécutions sommaires de criminels perpétrées par des escadrons de la mort, avec le soutien tacite de l'État (Taussig 2003). Il est encore plus urgent aujourd'hui de voir les liens entre les formes de violence invisible quand une proportion croissante de la population mondiale survit de façon très précaire dans des camps de réfugiés, des *no man's land* ruraux ou urbains, des bidonvilles, des HLM délabrées, des prisons ou des campements de SDF, par la faute

de l'inégalité économique, des interventions militaires et des dégradations environnementales inhérentes au néolibéralisme contemporain. Système dont fait aussi partie intégrante la récession quasi mondiale apparue en 2008 et qui s'est accentuée en 2012, déclenchée par les pratiques plus ou moins corrompues auxquelles la dérégulation du capital financier a ouvert la voie.

Traduction de l'anglais par Corinne Hewlett

*University of Pennsylvania,
School of Arts and Sciences and School of Medicine,
Philadelphia (USA)
bourgois@sas.upenn.edu*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : violence – Amérique centrale/*Central America* – guerre civile révolutionnaire/*revolutionary civil war* – La Mosquitía (Nicaragua) – Panama – Costa Rica – Salvador – États-Unis/*United States* – Harlem – San Francisco – néolibéralisme/*neoliberalism* – drogue/*drugs* – sans-papiers/*undocumented migrants* – Lumpen.

BIBLIOGRAPHIE

Americas Watch Committee

1985 *Violations of the Laws of War by Both Sides in Nicaragua, 1981-1985*. New York, Americas Watch Committee.

1991 *El Salvador's Decade of Terror. Human Rights since the Assassination of Archbishop Romero*. New Haven, Yale University Press.

Andrews, Edmund

2003 « Economic Inequality Grew in 90's Boom, Fed Reports », *New York Times*, 22th January 2003, C1, C7.

Argueta, Manlio

1983 *Un día en la vida*. San Jose (Costa Rica), Editorial Universitario Centroamerica.

Asociación Pro-búsqueda de Niños y Niñas Desaparecidos

2002 *Historias para tener presente. Los relatos extraordinarios de cinco jóvenes que perdieron a sus familias y que, luego de la guerra, las volvieron a encontrar, San Salvador*. UCA Editores.

Benjamin, Walter

1968 [1940] *Illuminations. Essays and Reflections*. New York, Schocken Books.

Bourdieu, Pierre

1980 *Le Sens pratique*. Paris, Minuit.

1997 *Méditations pascaliennes*. Paris, Le Seuil.

1998 *La Domination masculine*. Paris, Le Seuil.

Bourdieu, Pierre & Loïc Wacquant

1992 *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris, Le Seuil (« Libre examen. Politique »).

Bourgeois, Philippe

1982a « Running for My Life in El Salvador », *The Washington Post*, 14th february 1982, C1, C5-7.

1982b « What US Foreign Policy Faces in Rural El Salvador : An Eyewitness Account », *Monthly Review* 34 (1) : 14-30.

1986 « The Miskitu of Nicaragua : Politicized Ethnicity », *Anthropology Today* 2 (2) : 4-9.

1988 « Conjugated Oppression : Class and Ethnicity among Guaymí and Kuna Banana Workers », *American ethnologist* 15 (2) : 328-348.

1989a *Ethnicity at Work. Divided Labor on a Central American Banana Plantation*. Baltimore, Johns Hopkins University Press.

1989b « In Search of Horatio Alger : Culture and Ideology in the Crack Economy », *Contemporary Drug Problems* 16 (4) : 619-649.

1996 « In Search of Masculinity : Violence, Respect and Sexuality Among Puerto Rican Crack Dealers in East Harlem », *British Journal of Criminology* 36 (3) : 412-427.

1997 « Overachievement in the Underground Economy : The Life Story of a Puerto Rican Stick-up Artist in East Harlem », *Free Inquiry for Creative Sociology* 25 (1) : 3-32.

2001 « The Power of Violence in War and Peace : Post-Cold War Lessons from El Salvador », *Ethnography* 2 (1) : 5-37.

2003a « The Everyday Violence of Gang Rape », in Nancy Scheper-Hughes & Philippe Bourgeois, eds, *Violence in War and Peace. An Anthology*. Oxford, Blackwell : 339-343.

2003b *In Search of Respect. Selling Crack in El Barrio*. New York, Cambridge University Press.

2003c « One Hundred Years of United Fruit Company Letters », in Mari Moberg & Steve Stiffler, eds, *Banana Wars. Power, Production and History in the Americas*. Durham, Duke University Press : 103-144.

2010 « Violences étatiques et institutionnelles contre le Lumpen aux États-Unis », in Patrick Bruneteaux & Daniel Terrolle, eds, *L'Arrière-cour de la mondialisation. Ethnographie des paupérisés*. Bellecombe-en-Bauge, Éd. du Croquant : 125-151.

Bourgois, Philippe, Bridget Prince & Andrew Moss

2004 « Everyday Violence and the Gender of Hepatitis C Among Homeless Drug-injecting Youth in San Francisco », *Human Organization* 63 (3) : 253-264.

Bourgois, Philippe & Jeff Schonberg

2009 *Righteous Dopefiend*. Berkeley, University of California Press.

Bovenkerk, Frank

1984 « The Rehabilitation of the Rabble : How and Why Marx and Engels Wrongly Depicted the Lumpenproletariat as a Reactionary Force », *Netherlands Journal of Sociology* 20 (1) : 13-41.

Burawoy, Michael

1976 « The Functions and Reproduction of Migrant Labor : Comparative Material From Southern Africa and the United States », *American Journal of Sociology* 81 (5) : 1050-1087.

Bussard, Robert

1987 « The "Dangerous Class" of Marx and Engels : The Rise of the Idea of the Lumpenproletariat », *History of European Ideas* 8 (6) : 675-692.

Butler, Judith

2002 [1997] *La Vie psychique du pouvoir*. Paris, Leo Scheer.

Centro de Investigaciones y Estudios de la Reforma Agraria

1981 *La Mosquitia en la revolución*. Managua, Colección Blas Real Espinales.

DeLugan, Robin Maria

2005 « Peace, Culture, and Governance in Post-Civil War El Salvador (1992-2000) », *Journal of Human Rights* 4 (2) : 233-249.

Draper, Hal

1972 « The Concept of the "Lumpenproletariat" in Marx and Engels », *Économies et Sociétés* 6 (12) : 2285-2312.

Fanon, Frantz

1961 *Les Damnés de la terre*. Préface de Jean-Paul Sartre. Paris, Maspero.

Farmer, Paul et al.

2004 « An Anthropology of Structural Violence », *Current Anthropology* 45 (3) : 305-325.

Farmer, Paul et al.

2006 « Structural Violence and Clinical Medicine », *PLoS Medecine* 3 (10) : 1686-1691.
[<http://www.plosmedicine.org/article/info%3Adoi%2F10.1371%2Fjournal.pmed.0030449>].

Foucault, Michel

1975 *Surveiller et Punir*. Paris, Gallimard.

1976 *Histoire de la sexualité, 1. La volonté de savoir*. Paris, Gallimard.

1981 *Power/Knowledge. Selected Interviews and Other Writings, 1972, 1977*. New York, Pantheon-Random House.

Galtung, Johan

1969 « Violence, Peace, and Peace Research », *Journal of Peace Research* 6 (3) : 167-191.

Goffman, Erving

1961 *Asylums. Essays on the Social Situation of Mental Patients and Other Inmates*. Garden City, Anchor Books.

Hale, Charles R.

1994 *Resistance and Contradiction. Miskitu Indians and the Nicaraguan State, 1894-1987*. Stanford, Stanford University Press.

Kalyvas, Stathis N.

2006 *The Logic of Violence in Civil War*. Cambridge, Cambridge University Press.

Karandinos, George

2009 « You Ridin' : The Moral Economy of Violence in North Philadelphia ». Communication orale, présentée à la conférence annuelle de l'American Anthropological Association, Philadelphie, 4 décembre 2009.

Legett, Theodore

2007 « Crime and Development in Central America : Caught in the Crossfire », in *United Nations Office on Drugs and Crime*. New York, [http://www.unodc.org/pdf/research/Centra_l_America_Study_2007.pdf].

Levi, Primo

1989 *Les Naufragés et les Rescapés. Quarante ans après Auschwitz*. Paris, Gallimard (« Arcades »).

Lewis, Oscar

1970 « The Culture of Poverty », in O. Lewis, ed., *Anthropological Essays*. New York, Random House : 67-80.

Marx, Karl

1997 [1852] *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Paris, Mille et une nuits.

Meillassoux, Claude

1981 *Maidens, Meal, and Money. Capitalism and the Domestic Community*. Cambridge, Cambridge University Press.

Paige, Jeffery M.

1975 *Agrarian Revolution. Social Movements and Export Agriculture in the Underdeveloped World*. New York, Free Press.

Parker, Andrew

1993 « Unthinking Sex : Marx, Engels, and the Scene of Writing », in M. Warner, ed., *Fear of a Queer Planet. Queer Politics and Social Theory*. Minneapolis, University of Minnesota Press : 19-41.

Programme des Nations Unies pour le développement

2006 *Rapport mondial sur le développement humain*. New York.

Public Safety Performance Project

2008 *One in 100. Behind Bars in America 2008*. Washington, Pew Center on the States [http://www.pewtrusts.org/our_work_report_detail.aspx?id=35900].

Quesada, James

1999 « From Central American Warriors to San Francisco Latino Day Laborers : Suffering and Exhaustion in a Transnational Context », *Transforming Anthropology* 8 (1-2) : 162-185.

Quesada, James, Laurie Hart, & Philippe Bourgois

2011 « Structural Vulnerability and the Health of Latino Migrant Laborers », *Medical Anthropology* 30 (4) : 339-362.

Scheper-Hughes, Nancy

1996 « Small Wars and Invisible Genocides », *Social Science & Medicine* 43 (5) : 889-900.

Scheper-Hughes, Nancy & Philippe Bourgois

2004a « Introduction : Making Sense of Violence », in N. Scheper-Hughes & P. Bourgois, eds, *Violence in War and Peace : An Anthology*. Oxford, Blackwell : 1-27.

2004b « Comment on *An Anthropology of Structural Violence* by Paul Farmer », *Current Anthropology* 45 (3) : 317-318.

Scheper-Hughes, Nancy & Anne Lovell, eds

1987 *Psychiatry Inside Out. Selected Writings of Franco Basaglia*. New York, Columbia University Press.

Schwarz, Benjamin

1991 *American Counterinsurgency Doctrine and El Salvador. The Frustrations of Reform and the Illusions of Nation Building*. Santa Monica, RAND.

Silber, Irina Carlota

2006 « It's a Hard Place to Be a Revolutionary Woman : Finding Peace and Justice in Postwar El Salvador », in Victoria Sanford & Asale Angel-Ajari, eds, *Engaged Observer. Anthropology, Advocacy and Activism*. New Brunswick, Rutgers University Press : 189-210.

Singer, Merrill

1996 « A Dose of Drugs, a Touch of Violence, a Case of AIDS », *Free Inquiry in Creative Sociology* 24 (2) : 99-110.

Skocpol, Theda

1979 *States and Social Revolutions. A Comparative Analysis of France, Russia, and China*. Cambridge, Cambridge University Press.

Stallybrass, Peter

1990 « Marx and Heterogeneity : Thinking the Lumpenproletariat », *Representations* 31 : *The Margins of Identity in Nineteenth-Century England* : 69-95.

Taussig, Michael

1984 « Culture of Terror-Space of Death : Roger Casements Putumayo Report and the Explanation of Torture », *Comparative Studies in Society and History* 26 (3) : 467-497.

1992 *The Nervous System*. New York, Routledge.

2003 *Law in a Lawless Land. Diary of a Limpieza in Colombia*. New York, New Press.

2006 *Walter Benjamin's Grave*. Chicago, University of Chicago Press.

United States Congress

1982 « US Intelligence Performance on Central America : Achievements and Selected Instances of Concern », in *Staff Report Subcommittee on Oversight and Evaluation-98-805 O (97th Congress, 2nd Session)*. Washington, US Government Printing Office.

Wacquant, Loic

2004 « Comment on *An Anthropology of Structural Violence* by Paul Farmer », *Current Anthropology* 45 (3) : 322.

2007 *Deadly Symbiosis. Race and the Rise of Neoliberal Penalty*. Cambridge, Polity Press.

Walter, Nick, Philippe Bourgois & Margarita Loinez

2004 « Masculinity and Undocumented Labor Migration : Injured Latino Day Laborers in San Francisco », *Social Science & Medicine* 59 (6) : 1159-1168.

Willis, Paul

1981 *Learning to Labor. How Working Class Kids get Working Class Jobs*. New York, Columbia University Press.

Wolf, Eric R.

1969 *Peasant Wars of the Twentieth Century*. New York, Harper & Row.

1982 *Europe and the People Without History*. Berkeley, University of California Press.

Philippe Bourgois, *Théoriser la violence en Amérique : retour sur trente ans d'ethnographie*. — Ce retour sur trente années d'analyse de la violence lors de mes terrains en Amérique (Nicaragua, Salvador, Costa Rica, Panama, États-Unis) montre l'importance et la difficulté, pour un ethnographe, de reconnaître les continuités de la violence à différentes périodes. Prenant appui sur le continuum du concept de violence, je propose de déterminer la pertinence de trois catégories de violence invisible : violence structurelle, violence symbolique et violence normalisée. Si la théorie est censée nous aider à mieux comprendre, alors théoriser la violence dans un continuum de catégories d'invisibilité est utile car cela va à l'encontre des effets politiques de l'hyper visibilité actuelle de la violence interpersonnelle et la petite délinquance de rue. La portée globale du néolibéralisme dans sa version punitive a été, durant ces vingt dernières années, de « lumpeniser » les populations urbaines et rurales. La mise au jour des liens entre les catégories de violence invisible dans un contexte mondial d'inégalité sociale explique l'absence de revendications de classe pour une redistribution des richesses économiques et le soutien de la population en faveur d'une forme de gouvernementalité physiquement répressive qui punit les populations jugées indignes.

Philippe Bourgois, *Theorizing Violence in the Americas : A Thirty-Year Ethnographic Retrospective*. — This thirty year retrospective analysis of violence at my fieldwork sites in the Americas (Nicaragua, El Salvador, Costa Rica, Panama, USA) explores the importance and difficulty of recognizing the continuities of violence across historical eras as an ethnographer. Expanding on the continuum of violence concept, I propose the utility of identifying the mutually reinforcing interface of three overlapping categories of invisible violence : structural, symbolic and normalized. If theory is meant to help us see more, then theorizing violence through a continuum of categories of invisibility is useful because it contravenes the political effects of the contemporary hyper-visibility of interpersonal and petty criminal street violence. The increasing global reach of a punitive version of corporate neoliberalism over the past two decades has lumpenized large sectors of the urban and rural poor. Recognizing the links between categories of invisible violence in this globalized context of social inequality explains the demobilization of class-based demands for economic redistribution and populist support for physically repressive forms of governmentality that punish the poor deemed unworthy.